



143 rue du désert, de Hassen Ferhani. Allers Retours Films

Toute l'Algérie dans un relais saharien

Au milieu du Sahara, dans son relais de 20 m², Malika vend aux routiers et aux rares voyageurs de l'eau, du thé, des cigarettes, quelques œufs. Et leur fait un brin de causerie si le cœur lui en dit. La rencontre est proposée par le cinéaste Hassen Ferhani. Au Festival de Locarno 2019, *143 rue du désert* figurait parmi les meilleurs films que nous ayons vus. On le retrouve au festival genevois Black Movie en janvier.

ÉLISABETH CHARDON

A Locarno, le film a séduit le jury du concours Cinéastes du présent qui lui a décerné le Prix du meilleur réalisateur émergent, mais aussi le jury des jeunes. Depuis, il a obtenu bien d'autres prix encore, d'Alger à Nantes en passant par Séoul. Pourtant, *143 rue du désert* n'a pas trouvé son chemin vers les salles romandes. Pas plus que *Vitalina Varela*, du Portugais Pedro Costa, film d'une sombre beauté, lauréat du Léopard d'or, et lui aussi resté en rade. Les deux films seront donc tout aussi immanquables au festival Black Movie.

143 rue du désert est le deuxième long métrage du réalisateur Hassen Ferhani. Né à Alger en 1986, il vit à Marseille mais continue à filmer l'Algérie, et même l'Algérie profonde puisqu'il nous emmène à plus de 900 kilomètres au sud de la capitale. Au milieu du désert, la maison est minuscule, perdue, fragile. C'est ce que dit le premier plan du film avant de nous faire découvrir Malika,

solide femme qui vit là avec sa chatte et un ou deux chiens qui appartiennent peut-être plus au désert qu'à elle-même. On semble loin de tout mais, on s'en rendra vite compte, les échos du monde parviennent jusqu'ici et sont d'autant mieux écoutés. La maison de Malika sert de relais le long de la Nationale 1, une piste de 2400 kilomètres entre Alger et In Guezzam, à la frontière avec le Niger. Les habitués savent qu'ils pourront y faire halte.

D'essence documentaire, *143 rue du désert* se trouble d'un peu de fiction. En Algérie, les histoires, comme les chansons, ne font-elles pas toujours partie du réel ? L'adresse improbable qui donne son nom au film c'est Chawki Amari qui la donne au milieu du film, en désignant le 143 posé sur la maison de Malika. Journaliste, écrivain, il a déjà présenté cette « reine du désert » dans ses chroniques (*Route nationale 1*, Casbah éditions, 2007), et en a fait une figure fictionnelle de son roman *Le Faiseur de trous* (Éditions Barzakh, 2007). Surtout, il a fait connaître la patronne du relais saharien à son ami Hassen Ferhani. Le voilà donc de passage sur



le tournage, improvisant avec elle une petite scène théâtrale. Il se place à l'extérieur, derrière une fenêtre grillagée, et interprète un prisonnier. La femme a du répondant, joue le jeu, rit de bon cœur.

Et pourtant, elle n'a pas toujours le moral au beau fixe Malika. La caméra s'attarde parfois sur ses regards tristes, voire angoissés, sans doute parce qu'elle vieillit, mais surtout parce qu'une immense station d'essence, avec restaurant attenant, va bientôt ouvrir en face de sa maisonnette. On ne

saura jamais quels accidents de la vie, quels ragots elle a fuis pour se retrouver ainsi à vivre seule sur un bord de route au milieu de l'Algérie. Fière de son indépendance, elle ne supporte pas les questions insidieuses d'un imam de passage, même si elle accompagne volontiers ses visiteurs de quelques vœux pour une bénédiction divine. Par contre, elle accueille avec complicité une motarde polonaise qui traverse le Maghreb en solitaire.

Malika sait avec qui il faut parler ou rester discrète. Elle écoute les plaintes des routiers – « on travaille pour rien, du sérum pour ne pas mourir » –, elle raconte que les militaires accompagnent dans le désert des riches chasseurs venus du Qatar, qu'il n'y a plus beaucoup de gazelles. Quand deux jeunes frères, venus du Niger ou du Mali chercher du travail de ce côté de la frontière, lui assurent que pour eux l'Algérie est un pays avec « beaucoup d'argent et de travail », elle les avertit que ce sera difficile de rester, que des renvois se font régulièrement, par dizaines de cars qui déposent les migrants subsahariens en plein désert.

De ce minuscule relais au milieu de nulle part, Hassen Ferhani fait tout autant une salle où se projettent les destins plus ou moins mystérieux de Malika et de ses clients qu'un point de vue sur le désert environnant, qui s'agrandit souvent sur l'Algérie entière.

Le fonctionnement est finalement assez proche de celui de son premier long métrage, *Dans ma tête un rond-point*. Programmé également à Black Movie, le film a été tourné dans les vieux abattoirs d'Alger, désaffectés depuis la sortie du film. Là aussi, on reste dans un lieu clos et, à partir des conversations, des récits des uns et des autres, c'est tout un monde qui est révélé.

La première image voit un jeune, le t-shirt poisseux, tourner une grande manivelle. Un geste éminemment cinématographique, qui met littéralement en branle le film. Hassen Ferhani conjugue dans ses plans son amour des cadrages, des lumières, des couleurs, et une empathie simple, sans chichi, avec les petites gens qu'il choisit de filmer.

On comprendra bien vite que la poisse sur le t-shirt du jeune travailleur est faite de sang et que la manivelle sert à soulever les vaches par un pied avant de les égorger. La mort est bien sûr présente, mais on est loin d'un exercice de dénonciation de la souffrance animale. Ce sont des hommes dont il s'agit. Les jeunes, les vieux, ceux entre deux âges, qui souvent passent leur temps ici parce qu'ils habitent trop loin, dormant sur place sur des cartons ou des matelas de mousse jaunasse, ne quittant guère cette odeur de sang que les images finissent par nous mettre dans le nez, alors même qu'on ne le voit guère couler. Il est bien là sur les peaux sanguinolantes que Youcef et Hocine jettent dans les bennes, mais ce qui importe c'est qu'au milieu de cette mort animale c'est d'amour qu'ils parlent.

Car c'est le grand sujet l'amour quand on a 20 ans. Comment sait-on qu'on aime et qu'on est aimé ? Youcef rêve, il drague au téléphone, il écoute des chansons mielleuses sur son portable, il soigne sa coupe de cheveux de joli garçon, mais il n'est qu'un pauvre employé d'abattoir qui rêve de richesse et de voiture pour épouser sa dulcinée. Et le voilà dans les tourments.

Dans ma tête un rond-point, le titre du film, c'est l'image qu'il donne de son désarroi, évoquant l'exil, en clandestin bien sûr, ou le suicide. Comment ne pas déprimer quand on voit que certains vieux ont passé toute leur vie à l'abattoir ?

Pourtant, la poésie, l'humour sont bien présents, tant chez les employés que chez Hassen Ferhani. Avec par exemple cette scène à la Tati où après avoir péniblement installé la parabole pour regarder le match sur une pauvre télévision, un employé se voit privé du but par le passage entre lui et l'écran d'un bœuf récalcitrant que dix hommes tirent à la corde pour le faire rentrer dans le bâtiment. Ou par la présence d'une mouette qu'Amo retient chez lui avec un fil à la patte. L'oiseau « est venu d'Angleterre en clando sur un bateau », dit-il en riant. Il doit d'abord être un peu torturé, et puis il deviendra un vrai Algérien. Plus tard dans le film on le verra en effet libéré de son attache, avançant dans la cour de l'abattoir, sans plus aucune idée, semble-t-il, d'ouvrir les ailes.

Hassen Ferhani,
143 rue du désert, 2019, 100'
Dans ma tête un rond-point, 2015, 100'

Black Movie, festival international
de films indépendants, 21^e édition
Genève, 17-26 janvier 2020
www.blackmovie.ch